

STEIN, Edith (sainte Thérèse Bénédicte de la Croix)
De l'art de donner forme à sa vie dans l'esprit de sainte Élisabeth

Traduction de « Lebensgestaltung im Geist der heiligen Elisabeth », conférence donnée à Zurich le 24 janvier 1932.

Pourquoi notre époque apprécie-t-elle les commémorations au point que l'on pourrait presque dire qu'elle ne peut s'en passer ? Serait-ce à cause du poids accablant de détresse qui suscite l'envie d'échapper encore et encore, le temps d'un court répit, à l'atmosphère grise et oppressante du présent et de se réchauffer au soleil de jours meilleurs ? Mais une telle fuite du présent ne serait qu'une façon bien stérile de commémorer et nous sommes en droit de supposer que ce regard vers le passé naît d'une exigence plus profonde et plus saine, quoique parfois implicite : une génération, dans la misère de son esprit et le désir de l'Esprit, se tourne partout où l'Esprit un jour a jailli en plénitude, afin de s'y désaltérer. Et c'est une pulsion salutaire. Car l'Esprit est vivant, il ne meurt pas. Là où il a été un jour à l'oeuvre, modelant les vies et les créations humaines, il ne laisse pas derrière lui que des mémoriaux sans vie mais il y est présent par un mode d'être mystérieux, à la manière d'un brasier couvert et bien caché, qui s'embrase vivement d'un seul coup, qui rayonne et propage le feu dès qu'un souffle vient, en le caressant, lui redonner vie. Le regard pénétrant et plein d'amour du chercheur qui découvre dans les mémoriaux du passé cette étincelle cachée, voilà le souffle qui donne vie et fait jaillir la flamme. Les âmes qui s'ouvrent à son action sont la matière qu'il embrase et où il devient puissance qui modèle, qui aide à maîtriser et à façonner la vie présente. Et si c'est un feu de sainteté qui a brûlé un jour sur cette terre et a laissé des traces de son action, alors tous les lieux et les reliques de cette action sont l'objet d'une protection sainte, le brasier caché est alimenté et entretenu mystérieusement par la source originelle de tout feu et de toute lumière, pour toujours resurgir soudain comme une source de grâce qui féconde et ne s'épuise jamais.

Nous avons accès à une semblable source de bénédiction lorsque nous faisons mémoire de la douce sainte qui, ayant vite atteint la perfection, ferma les yeux sur ce monde il y a sept cents ans pour entrer dans la gloire rayonnante de la lumière éternelle. L'histoire de sa vie nous fait songer à un conte de fées: il était une fois une fille de roi, Elisabeth, qui naquit au château de Pressburg, tandis qu'au même instant le magicien Klingsor d'Eisenach lisait sa naissance dans les astres et annonçait sa gloire future et son importance pour le pays de Thuringe. Elles nous semblent tirées des "Mille et une nuits", la description des trésors amassés par la reine Gertrude afin de pourvoir magnifiquement à l'établissement de sa fillette, l'évocation des voitures remplies de toutes ces splendeurs qui partent avec la petite princesse de quatre ans lorsque le landgrave Hermann de Thuringe l'envoya chercher pour être la fiancée de son fils et la ramener au lointain château de Wartburg. La reine promit d'envoyer par la suite une dot magnifique. Mais sa quête insatiable de richesse, de gloire et de pouvoir s'acheva brutalement : la reine fut assassinée par des conspirateurs, laissant orpheline l'enfant qu'elle avait envoyée au loin pour lui assurer une couronne.

C'est la chaleureuse intimité d'un conte populaire allemand que nous évoque maintenant l'histoire des enfants, Louis et Elisabeth, qui grandirent ensemble en s'aimant tendrement comme frère et sœur et qui demeurèrent fidèles l'un à l'autre alors que tout se liguaient pour les séparer, et que tous se détournaient peu à peu de l'étrange fillette venue d'ailleurs qui préférait fréquenter des mendiants loqueteux plutôt que de festoyer joyeusement, une enfant dont la place semblait être plutôt dans un monastère que sur un trône princier, au centre d'une vie de cour exubérante et rayonnante, comme y était accoutumée la noblesse de Thuringe à la cour de Wartburg, depuis l'époque du landgrave Hermann.

Voici ensuite le roman de chevalerie : l'adoubement du jeune landgrave et son accession au pouvoir, le mariage somptueux du jeune couple princier et son bonheur conjugal, l'existence d'Elisabeth régnant au côté de son époux : fêtes, chasses, longues chevauchées à travers tout son pays, avec de plus une discrète sollicitude pour les pauvres et les malades aux environs de Wartburg ; plus tard, la gravité croissante des soucis du règne : expéditions guerrières de son époux, régence en son absence, lutte contre la famine et les épidémies qui déciment le peuple, et dans le même temps contre les résistances de son entourage qui ne veut pas lui permettre de lutter de toutes ses forces contre la misère. Enfin, voici le serment de croisé du landgrave, la douleur déchirante des adieux et de la séparation, l'effondrement de la jeune veuve, toute désemparée à l'annonce de la mort de son époux. Un destin de femme semblable à beaucoup d'autres, en apparence.

Mais la vie qui commence maintenant est nouvelle et ne ressemble à nulle autre. Celle qui est plongée dans le chagrin se relève en *mulier fortis*, telle que la célèbre la liturgie de sa fête, et elle prend son destin en main. Par une nuit d'orage, elle quitte le Wartburg, où on ne veut plus la laisser vivre comme le lui prescrit sa conscience. Elle cherche asile pour elle et ses enfants à Eisenach et, n'y trouvant pas de logement convenable, elle accepte provisoirement l'hospitalité de parents du côté maternel. Lorsqu'aboutit la réconciliation avec les frères de son

époux et qu'elle retrouve sa place au Wartburg avec tous les honneurs et dans un climat d'entente fraternel, c'est elle qui ne supporte pas d'y demeurer longtemps : elle doit suivre jusqu'au bout le chemin qui s'est ouvert devant elle, abandonner son rang de princesse pour vivre avec les plus pauvres, comme une des leurs, confier ses enfants à d'autres mains pour ne plus appartenir elle-même qu'au Seigneur et pour le servir dans ses membres souffrants. Dépouillée de tout, elle se consacre au Seigneur, lui qui a renoncé à tout pour les siens : en ce vendredi saint de l'année 1229, elle pose les mains sur l'autel nu de l'église franciscaine de Marburg et revêt l'habit de l'ordre auquel elle appartenait comme tertiaire depuis des années déjà, sans pouvoir vivre totalement de son esprit, selon le désir de son cœur. Elle est désormais la sœur des pauvres et les sert dans l'hôpital qu'elle leur a fait construire. Mais cela ne dure guère : la jeune femme épuise toutes ses forces en deux ans et elle est introduite à vingt-quatre ans dans la joie de son Seigneur.

Voilà donc une vie qui, de par ses événements extérieurs, est assez haute en couleurs et suffisamment attrayante pour satisfaire l'imagination et pour susciter l'étonnement et l'admiration. Mais ce n'est pas ce qui nous intéresse. Nous aimerions aller au delà des faits extérieurs, sentir battre le cœur qui a vécu un tel destin et accompli de tels actes, nous imprégner de l'Esprit qui l'animait. Tous les faits qu'on nous rapporte d'Elisabeth, toutes les paroles qu'on a conservées d'elle nous révèlent *une seule chose* : un cœur brûlant, qui étreint tout ce qui l'approche avec un amour profond, tendre et fidèle. Ainsi, sa petite main d'enfant s'est mise, pour ne plus jamais la lâcher, dans celle du jeune garçon que ses ambitieux parents lui avaient donné pour époux dans leur soif de pouvoir politique. C'est ainsi qu'elle est restée sa vie durant avec les compagnes de jeu qu'on avait mises auprès d'elle dans sa plus tendre enfance jusqu'à ce que, peu avant sa mort, son sévère directeur de conscience ne les éloignât d'elle pour défaire le dernier lien d'amour humain. Ainsi, elle a porté dans son cœur les enfants à qui, étant encore enfant elle-même, elle avait donné le jour. Et lorsqu'elle s'en sépara, ce fut sans doute par amour maternel, ne voulant pas leur imposer sa voie austère, et par sens de son devoir maternel, ne voulant pas les soustraire arbitrairement à leurs conditions naturelles d'existence ; mais il vint aussi un moment où elle sentit que cet amour excessif qu'elle ressentait à leur égard représentait une entrave pour suivre l'appel de la volonté de Dieu.

Dès sa prime jeunesse, son cœur débordant d'un amour ardent et miséricordieux s'ouvre à tous les malheureux et à tous les affligés. Elle éprouve le besoin de nourrir les affamés, de soigner les malades, mais elle ne se contente jamais de combattre la seule misère matérielle, elle éprouve toujours le désir de réchauffer au contact de son cœur les cœurs qui ont froid. Dans son hôpital, les enfants pauvres courent se jeter dans ses bras et l'appellent leur mère car ils sentent l'authenticité de l'amour maternel qui vient à leurs devant. Toute cette richesse d'amour débordant s'alimente à une source inépuisable : à l'amour du Seigneur qui a toujours été proche d'elle, aussi loin que remontent ses souvenirs. Lorsque son père et sa mère se sont séparés d'elle, il l'a accompagnée dans la lointaine terre étrangère. Depuis qu'elle sait sa présence permanente dans la chapelle du château, elle y est attirée, s'échappant au beau milieu de ses jeux d'enfant. Là, elle se sent chez elle. Lorsqu'elle est en butte au mépris ou à la moquerie, elle y trouve consolation. Nul n'est aussi fidèle que lui. C'est pourquoi elle doit aussi lui être fidèle et l'aimer plus que tout autre et plus que toute chose. Aucune image humaine ne doit chasser de son cœur son image. C'est pourquoi un vif remords s'empare d'elle quand la petite cloche sonne au moment de la transsubstantiation du Corps et du Sang du Christ, cette clochette qui la fait tressaillir et lui fait prendre conscience que ses yeux et son cœur sont tournés vers son époux présent à ses côtés, et non vers la sainte victime. Elle ne supporte pas de se voir avec bijoux et couronne lorsqu'elle contemple devant elle le Crucifié, nu et sanglant sur la croix. Il a ouvert tout grands ses bras afin d'attirer à lui tous les hommes qui peinent et ploient sous le fardeau. A tous ceux-là, elle doit apporter l'amour du Crucifié et réveiller en eux leur amour pour le Crucifié. Tous sont membres du Corps mystique du Christ. Elle sert le Seigneur en les servant. Mais elle doit aussi avoir le souci qu'ils en deviennent, par la foi et l'amour, des membres *vivants*. Elle cherche à conduire au Seigneur tous ceux qui s'approchent d'elle et l'apostolat qu'elle exerce est béni. La vie de ses amies l'atteste, comme en témoigne aussi éloquemment l'évolution de son mari et la transformation intérieure de son beau-frère Conrad qui embrassa la vie religieuse, après sa mort et manifestement sous son influence. L'amour du Christ, voilà l'Esprit qui a comblé et façonné la vie d'Elisabeth et d'où jaillit son amour inlassable du prochain.

Il est encore un autre trait essentiel du caractère d'Elisabeth qui découle de cette même source : sa gaieté, qui lui gagnait tous les cœurs. Elle aime les jeux d'enfants un peu fous et y prend encore plaisir quand elle aurait dû les avoir quittés depuis longtemps, selon les conceptions en cours de l'étiquette et des usages. Elle apprécie tout ce qui est beau, elle sait très bien se parer, organiser des fêtes somptueuses et réjouir ses invités, comme son rang de princesse lui en fait un devoir. Mais c'est avant tout dans les chaumières des pauvres qu'elle veut apporter la joie. Elle apporte des jouets aux enfants et joue avec eux. Et même la veuve chagrine qui a vécu avec elle dans les derniers temps de sa vie ne peut troubler sa joie et doit se faire à ses plaisanteries. Elle est bouleversée au plus profond de son cœur en ce jour de fête pour les pauvres où elle en a invité des milliers à Marburg afin de leur distribuer de sa propre main le reste de ses rentes de veuve, qu'on lui avait versées en argent comptant. Elle a

passé sans relâche au milieu des pauvres, du matin jusqu'au soir, pour donner à chacun sa part. A la tombée de la nuit, beaucoup étaient encore là, trop faibles et misérables pour déjà prendre le chemin du retour. Ils campaient à la belle étoile et Elisabeth leur fit faire du feu. Ils s'en trouvèrent bien et se mirent à chanter autour des feux de camp. La princesse les écouta, étonnée et admirative ; c'était la confirmation de ce qu'elle avait cru et pratiqué toute sa vie : "Voyez, je vous l'ai toujours dit, il faut seulement rendre les pauvres joyeux." Elle était depuis longtemps persuadée que Dieu a créé ses créatures pour la joie et qu'il convient de lever vers lui un visage rayonnant. Et elle en eut encore confirmation lorsque, sur son lit de mort, ce fut le doux chant d'un petit oiseau qui l'appela à la joie éternelle.

Un débordement d'amour et de joie se déployait dans un naturel libre qui ne se soumettait à aucune convention. Devait-on marcher à petits pas mesurés et susurrer délicatement des formules toutes faites quand retentissait à l'extérieur, aux portes du château, le signal annonçant le retour du seigneur des lieux ? Rien n'y faisait, Elisabeth oubliait systématiquement toutes les règles de l'étiquette lorsque son cœur se mettait à battre la chamade, et elle suivait le rythme et la cadence de son cœur. Ou encore, devait-on à l'église penser à la manière autorisée de manifester sa dévotion ? Elle ne pouvait, elle, faire autrement que d'agir comme le lui commandait l'amour, même si elle devait en recevoir des blâmes sévères. Elle ne put vraiment jamais se faire à l'idée qu'il ne lui convenait pas de distribuer elle-même ses dons aux pauvres, de bavarder amicalement avec eux, d'aller dans leurs chaumières et de leur apporter chez eux le nécessaire. Elle ne voulait être ni entêtée ni désobéissante, elle ne souhaitait pas vivre en conflit avec les siens mais les voix humaines ne pouvaient rien contre l'impérieuse voix qu'elle entendait en elle. C'est pourquoi elle ne pouvait pas vivre longtemps avec ceux qui étaient esclaves des conventions, qui ne pouvaient ni ne souhaitaient se défaire de vieilles habitudes et de visions du monde bien enracinées. Elle le put tant qu'un lien sacré la retenait et qu'un protecteur fidèle se trouvait à ses côtés, lui qui savait être compréhensif envers elle et tenir compte des aspirations de son cœur tout en ayant l'intelligence de considérer les exigences de l'entourage. Après la mort de son mari, elle dut quitter ce milieu où elle était née et avait été élevée pour suivre sa propre voie. Ce fut une rupture brutale et douloureuse, pour elle aussi assurément. Mais avec son cœur si aimant qui n'acceptait aucun obstacle la séparant de ses frères et sœurs souffrants, elle trouva le chemin que cherchent vainement à se frayer tant de personnes de bonne volonté qui y mettent toutes leurs forces : le chemin jusqu'aux cœurs des pauvres.

Il est un désir humain qui traverse tous les siècles, qui ne trouve jamais de repos et s'exprime avec plus ou moins de force. Un de ceux qui l'éprouva de manière particulièrement intense a su le définir en une formule éclairante : le retour à la nature. Et un autre, qui poursuivit cet idéal en vain toute sa vie jusqu'à s'effondrer lui-même, a brossé un portrait étrangement perspicace de l'être humain dont tout le comportement jaillit de la source la plus intérieure en un mouvement ininterrompu et n'obéit qu'à la seule loi du cœur, sans examen de la raison et sans effort de la volonté : il ne serait qu'une charmante marionnette !

Sainte Elisabeth correspond-elle à cet idéal ? Les faits que nous avons relatés et qui témoignent de sa spontanéité semblent aller dans ce sens. Mais les sources rapportent d'autres faits qui témoignent non moins clairement d'une volonté d'acier, d'une lutte impitoyable contre sa propre nature : l'aimable sainte à la gaieté printanière, si séduisante par son naturel, est en même temps une ascète austère. Elle a discerné suffisamment tôt qu'il n'était pas sans danger de s'abandonner sans frein aux impulsions de son cœur. L'amour excessif pour les siens, l'orgueil et la cupidité valurent à la reine Gertrude la haine du peuple hongrois et lui préparèrent une mort brutale sous la main de meurtriers. Une passion non réfrénée entraîna la sœur de Gertrude, Agnès de Méran, à des rapports adultères avec le roi de France, amenant l'interdit sur tout le royaume de ce dernier. Une ambition politique sans scrupule conduisit le landgrave Hermann à passer sa vie dans des conflits inextricables et incessants jusqu'à finalement mourir excommunié. Elisabeth dut voir son propre époux entraîné par moments dans d'injustes luttes pour le pouvoir et frappé d'excommunication. Son propre cœur était-il aussi libre de ces puissances inquiétantes ? Oh non, elle ne savait que trop qu'elle ne pouvait se laisser gouverner sans danger par son propre cœur !

Quand l'enfant invente avec une pieuse astuce des jeux qui lui permettent de se précipiter joyeusement à la chapelle ou de se jeter à terre afin de pouvoir dire ses prières en secret, c'est le signe certes d'une puissante emprise de la grâce dans ce cœur d'enfant ; mais cela peut fort bien révéler aussi que son cœur pressent le risque de s'éloigner de Dieu et de se perdre dans le jeu. C'est encore plus évident quand la jeune fille, après sa première danse, se retire le visage grave en déclarant : une danse suffit pour le monde, je veux renoncer aux autres pour l'amour de Dieu. Quand elle se lève la nuit et s'agenouille pour prier, ou qu'elle quitte sa chambre pour se faire fouetter par ses servantes, il ne s'agit pas là seulement d'un désir général de faire pénitence et d'endurer des souffrances volontaires par amour du Seigneur mais plutôt d'une volonté délibérée de se garder du danger d'oublier le Seigneur auprès de l'époux qu'elle aime. Assurément le sens de la beauté, inné chez Elisabeth, lui faisait préférer les beaux enfants à ceux qui étaient laids et la faisait tressaillir de dégoût à la vue et à l'odeur de

plaies répugnantes. Quand elle recherche inlassablement les créatures dans une telle misère pour les soigner elle-même, cela révèle, en même temps que son amour miséricordieux pour les plus pauvres, la volonté de surmonter sa répulsion naturelle. Jusque dans les dernières années de sa vie, Elisabeth a adressé trois demandes au Seigneur : mépriser tous les biens de la terre, supporter joyeusement les humiliations et être libérée d'un amour excessif pour ses enfants. Elle a pu dire à ses servantes qu'elle avait été exaucée en tout. Mais qu'elle dut le demander signifie que cela n'était pas dans sa nature et qu'elle a sans doute dû lutter longtemps en vain.

Modeler sa vie de manière à plaire à Dieu, tel est le but auquel tend Elisabeth, et elle n'y tend pas pour elle seule, en luttant contre sa propre nature, mais elle tente aussi d'agir sur ceux qui l'entourent de manière délibérée et avec la même inflexible fermeté. En tant qu'épouse du landgrave, elle s'efforce de lutter contre l'excessive magnificence des toilettes des dames de la noblesse et de les amener à renoncer à telle ou telle coquetterie. Quand elle se met à éviter tous les mets qui proviennent de revenus illégitimes, ce qui la contraignait souvent à rester affamée devant la table princière si bien pourvue, elle trouve tout naturel que ses deux fidèles compagnes Guda et Isenrud partagent ses privations, de même qu'elles la suivront par la suite dans la misère de son exil volontaire et de son choix de la pauvreté. Et, dans l'observance de ses interdits alimentaires, quelle contestation de la manière de vivre de son entourage ! Sa forme de vie de plus en plus rigoureuse entraînait aussi des exigences de plus en plus importantes pour son mari ; voir avec quelle dureté elle se traitait elle-même, comment elle mettait sa santé en danger, distribuait ses biens à pleines mains et provoquait de ce fait l'opposition de sa famille et de toute la domesticité de la cour, comment enfin elle luttait pour éviter d'être trop attachée à son mari dans l'intime de son cœur et comment elle se plaignait même amèrement d'être retenue par les liens du mariage, tout cela exigeait du côté de son époux aussi une héroïque victoire sur lui-même, et l'on comprend bien la réputation de sainteté que le jeune landgrave acquit auprès du peuple, en supportant tout cela avec amour et patience et en s'efforçant loyalement de seconder son épouse dans son désir de perfection.

Ce furent avant tout les enseignements de l'Évangile et la pratique générale de l'ascèse de cette époque qui servirent de guides à Elisabeth dans sa recherche de la perfection. Parfois, elle est éclairée par la soudaine perception d'une vérité intérieure et elle cherche à la mettre en pratique. Quand les franciscains arrivent en Allemagne et que Rodiger, son hôte à Wartburg, l'entretient de la vie du pauvre d'Assise, elle reconnaît ce qu'elle cherchait dans un idéal précis et une forme de vie définie. Désormais elle sait clairement et une fois pour toutes ce qu'elle veut et qu'elle a toujours désiré : être totalement pauvre, aller mendier de porte en porte, ne plus être liée par aucun bien ni aucun lien humains, débarrassée de sa propre volonté, bref, appartenir entièrement au Seigneur. Le landgrave Louis ne put se résoudre à défaire le lien conjugal et à la laisser partir loin de lui. Mais il voulut bien l'aider à suivre une règle de vie, la plus cohérente possible avec son idéal. Il était préférable pour elle d'avoir comme père spirituel non pas un franciscain, ce qui n'aurait pu lui permettre d'apaiser les désirs irréalisables qu'elle nourrissait, mais plutôt quelqu'un qui pût contrôler son caractère excessif avec une sagesse sereine tout en comprenant son aspiration la plus profonde. Tel était bien Maître Conrad de Marburg qui fut recommandé au landgrave pour devenir le directeur spirituel de son épouse. Un prêtre séculier certes, mais aussi pauvre qu'un moine mendiant, extrêmement rigoureux envers lui-même comme envers les autres, entièrement consacré au service du Seigneur ; il parcourut ainsi l'Allemagne afin de prêcher la croisade et lutter pour l'intégrité de la foi. Elisabeth lui promit obéissance en 1225 et demeura sous sa direction jusqu'à la mort. Lui obéir et lui rester si longtemps assujettie fut bien ce qui brisa le plus totalement la volonté propre d'Elisabeth car il n'entreprit pas seulement un âpre combat contre les instincts naturels, selon le désir qu'elle avait elle-même, mais il dirigea aussi son amour de Dieu et du prochain vers d'autres voies que celles qu'elle aurait prises de son propre mouvement. Il ne lui permit jamais de se défaire de tous ses biens, ni avant ni après la mort de son mari, il l'empêcha de donner des aumônes sans discernement, les restreignit progressivement jusqu'à les lui interdire totalement ; il tenta aussi de la tenir éloignée du soin des malades contagieux (le seul point sur lequel Elisabeth, jusqu'à la fin, ne se soumit pas complètement).

Son idéal de perfection n'était certes pas moindre que celui d'Elisabeth. Il se rendit immédiatement compte de la sainteté de l'âme qui était confiée à sa direction et il voulut faire tout son possible pour la conduire au sommet de la perfection. Mais il n'avait pas la même conception qu'elle des moyens pour y parvenir. Il voulut d'abord lui apprendre à poursuivre son idéal *dans sa condition* d'épouse et de princesse, de la même manière qu'il n'avait pas lui non plus jugé nécessaire de rentrer dans un ordre. Aussi ce fut comme tertiaire qu'il lui permit de se rattacher à l'ordre franciscain et il interpréta pour elle les vœux de manière adaptée à ses conditions d'existence. Elle devait remplir ses devoirs conjugaux tant que son mari vivait mais renoncer à un remariage s'il venait à mourir. Elle devait vivre pauvrement sans dilapider follement ses biens, mais au contraire les gérer pour les pauvres avec sagesse. Le début de cette vie de pauvreté fut marquée par l'interdiction de consommer tout mets dont la provenance n'était pas légitime. Cette pratique fut la cause de son départ de Wartburg après la mort de son mari, selon les recherches les plus récentes. Son beau-frère Henri Raspe n'aurait plus voulu tolérer qu'elle se singularise à la table princière et lui suspendit les revenus provenant de ses rentes de veuve pour la contraindre à

se soumettre (et sans doute aussi pour mettre fin à ses aumônes dispendieuses). Après la misère et l'abandon extrêmes dans lesquels elle était tombée dans cet exil volontaire ou forcé, elle ne pouvait plus se réhabituer à ses anciennes conditions de vie. Elle ne revint au Wartburg que provisoirement, après sa réconciliation avec la famille du landgrave, et elle commença aussitôt à s'entretenir avec Maître Conrad sur la manière de réaliser au mieux son idéal franciscain. Il n'accepta aucune de ses propositions, il ne l'autorisa ni à entrer dans un monastère ni à mener une vie d'ermitte ou de mendicante. Mais il ne put lui défendre de renouveler ses vœux et de prendre l'habit de l'ordre. Il consentit aussi à la voir s'installer dans la ville de Marburg où il habitait. Il détermina selon sa conception la forme de vie qu'elle devait mener en faisant construire un hôpital à Marburg avec les ressources dont elle disposait et en lui assignant là des services bien définis. Elle n'utiliserait pas ses revenus pour elle-même mais gagnerait sa maigre subsistance par le travail de ses mains (en filant la laine pour le monastère d'Altenburg), selon son idée à elle, qui correspondait à la pensée de son directeur. Selon le point de vue de Maître Conrad, sa tâche la plus rude et essentielle était d'apprendre l'obéissance à sa protégée. Il nourrissait la sainte conviction que l'obéissance valait mieux que le sacrifice et qu'on ne saurait atteindre la perfection sans renoncer à tous ses désirs et à toutes ses inclinations propres. Et dans son zèle pour réaliser cette fin, il se laissa aller à imposer des pénitences corporelles à chaque infraction renouvelée à ses directives. Elisabeth était certainement entièrement d'accord avec lui sur ce point. La preuve n'en est pas seulement qu'elle supportait ces dures humiliations avec douceur et patience mais aussi qu'elle n'aurait pas cédé sur un point aussi essentiel que la forme de vie désirée si elle n'avait été pénétrée de l'importance de l'obéissance. Elle considérait comme le représentant de Dieu ce directeur spirituel qu'on lui avait donné, qu'elle n'avait pas choisi elle-même. Sa parole faisait connaître la volonté de Dieu plus infailliblement que les impulsions de son propre cœur. Car tel était bien finalement l'essentiel : donner à sa vie la forme voulue par Dieu. Tous deux ont mené une lutte impitoyable contre les inclinations naturelles.

Tantôt c'est Elisabeth qui prend l'initiative et demande seulement le consentement de Maître Conrad ; ainsi en va-t-il lors de son installation à Marburg et lors de la séparation d'avec ses enfants. Tantôt c'est Conrad qui ordonne et Elisabeth qui s'incline par obéissance ; c'est le cas lorsqu'il la sépare de ses chères amies de jeunesse et les remplace par des compagnes bien difficiles à supporter ; ou encore lorsqu'il la prive de plus en plus de la joie de distribuer personnellement ses aumônes jusqu'à le lui interdire totalement. *Sur un seul point*, elle n'a jamais cédé entièrement : avoir chez elle, en plus de son service à l'hôpital, un enfant atteint d'un mal particulièrement horrible et être seule à s'en occuper. A sa mort, un enfant atteint de la gale était encore là, assis à son chevet, comme le rapporta lui-même Conrad au pape Grégoire IX qui lui avait confié, après la mort du landgrave, la responsabilité de la veuve et auprès de qui il s'employa avec zèle pour obtenir la canonisation d'Elisabeth aussitôt après sa mort.

Nous avons donc une image à deux facettes, semble-t-il, de notre sainte et de la manière dont sa vie prit forme progressivement ; d'un côté un tempérament impétueux qui suit avec des élans spontanés les impulsions d'un cœur ardent et plein d'amour, sans se laisser entraver par des retours sur soi ou par les objections d'autrui, de l'autre côté, une volonté qui sait se montrer forte pour passer à l'acte, qui s'efforce constamment de dompter sa nature propre et qui se contraint à adopter une forme de vie préétablie, reprise d'ailleurs, contredisant consciemment les aspirations de son cœur au nom de fermes principes.

Mais il existe une perspective à partir de laquelle les contraires peuvent être saisis et finalement unifiés en une harmonie qui comble seule véritablement cette nostalgie de naturel. Lorsque l'on affirme que la nature de l'homme est naturellement bonne, cela présuppose la croyance en une force structurante en l'homme qui agit de l'intérieur vers l'extérieur pour façonner l'être humain et sa vie en un tout construit harmonieusement, à la forme achevée, si cette force n'est pas perturbée par des pressions ou des attractions extérieures. Mais l'expérience ne confirme pas cette belle croyance. La forme est bien cachée à l'intérieur mais elle est empêtrée dans un foisonnement de liens qui l'empêchent de s'exprimer à l'extérieur dans toute sa pureté. Qui s'abandonne à sa propre nature est poussé de ci de là, il ne parvient pas à être modelé, façonné de manière cohérente. Et être sans forme n'est pas être naturel. En revanche, celui qui discipline sa propre nature, émonde le foisonnement de ses pulsions et tente de lui donner la forme qui lui semble bonne, une forme qu'il a peut-être trouvée toute prête à l'extérieur, celui-là peut bien fournir ici et là à la forme intérieure un espace pour s'exprimer librement mais il peut aussi bien lui faire violence de telle sorte qu'au lieu d'une nature librement développée apparaisse une forme contrainte et artificielle.

Notre connaissance est partielle ; en ne se fondant que sur elle, notre volonté et nos actes ne peuvent façonner qu'une création incomplète ; ne serait-ce que parce que notre volonté ne se domine pas parfaitement et s'effondre souvent avant d'avoir atteint son but. Et cette force intérieure qui façonne l'être mais qui se trouve enchaînée s'efforce de s'élever à la rencontre d'une lumière qui la guide plus sûrement et vers une force qui la libère et lui donne un champ où s'exercer. Il s'agit de la lumière et de la force de la grâce divine. Et l'attraction

de la grâce divine était puissante dans l'âme d'Elisabeth enfant. Elle s'embrasa et la flamme de l'amour de Dieu s'éleva haute et lumineuse, venant à bout de tous les obstacles et tous les liens. C'est alors que cet être fragile se remit dans les mains du Dieu créateur. Sa volonté devint un instrument docile de la volonté divine et, guidée par cette dernière, elle put entreprendre de dompter et d'émonder sa propre nature, afin de donner le champ libre à sa forme intérieure ; elle put aussi adopter une forme extérieure, qui correspondait à celle de l'intérieur, et dans laquelle elle put s'introduire et croître sans perdre l'orientation qui lui était naturelle. Et c'est ainsi qu'elle s'éleva jusqu'à cette humanité accomplie, pure expression de la nature libérée et transfigurée par la force de la grâce. Arrivé là, suivre l'attrait de son cœur est sans danger, car ce cœur a pénétré dans le cœur divin et bat à son rythme et à sa mesure. L'expression audacieuse d'Augustin fournit alors la seule règle dans l'art de donner forme à sa vie : *Ama et fac quod vis*. Aime et fais ce que tu veux.

©STEIN, Edith. *Source cachée. Œuvres spirituelles*. Traduction de l'allemand par Jacqueline et Cécile Rastoin. Introduction, présentation et annotation par Didier-Marie Golay, o.c.d. Préface de Camilo Maccise, o.c.d. Nouvelle édition revue et corrigée. Genève : Ad solem ; Paris : Éd. du Cerf, 2004. p. 81-98.